



Annie Ernaux, entretien avec Christine Ferniot (fév. 2008)

Depuis plus de trente ans, Annie Ernaux explore, fouille, décante et distille le passé, tout en refusant la poésie du souvenir. A la fois populaire et exigeante, elle oppose le souci de la «vérité» au mouvement de l'autofiction auquel on a parfois voulu la rattacher - à tort. Issue d'un milieu modeste, elle se considère comme une «transfuge de classe» et choisit le récit autosocio-biographique dès les années 1980, lorsqu'elle publie *La place* pour évoquer la mort de son père, cafetier à Yvetot, et le quotidien de ses parents. L'ouvrage est un énorme succès, obtient le prix Renaudot. Dès lors, Annie Ernaux a trouvé sa forme littéraire dans l'exploration de la mémoire.

Les années, son nouveau livre, traversent soixante ans d'une vie française: de son enfance après guerre - elle est née en 1940 -, à 2006. A la fois historique et personnel, ce récit magnifique est sa manière «de sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus». Souvenirs personnels, photos,

journal, notes historiques se croisent et s'imbriquent dans un texte qui peut aussi avoir l'accent d'un testament. Annie Ernaux souhaitait écrire ce livre depuis longtemps. Son cancer, dont elle parle dans *L'usage de la photo* en 2005, l'obligea à repousser le projet en même temps qu'il en fit sentir davantage la nécessité. Un entretien avec Annie Ernaux n'est jamais un simple commentaire sur sa vie et son oeuvre. Pour elle, les mots ont trop d'importance.

De votre nouveau livre, *Les années*, mais seulement dans les dernières pages, vous dites qu'il s'agit d'une «autobiographie romanesque» inspirée de vos notes, de votre journal (que vous tenez depuis l'adolescence) et de photos qui jalonnent votre vie. Mais comment faites-vous le tri, comment procédez-vous avec tous ces éléments?

Annie Ernaux. Le journal intime est un déversoir, un matériau brut. J'y confie des moments forts, il ne s'agit pas d'une tâche quotidienne. Il peut se passer de longues périodes sans que j'y note quelque chose et je ne le corrige pas. Par exemple, je viens seulement d'écrire quelques lignes pour entamer l'année 2008. Les notes ont une autre fonction, j'en ai partout chez moi, je croule sous les dossiers. Mais ce sont ces notes qui me permettent d'entrer dans une oeuvre concertée.

Mais qu'y a-t-il donc dans vos notes?

A.E. Des choses impersonnelles sur l'état de la société, les changements extérieurs. J'ai beaucoup de mémoire mais, souvent, les souvenirs me reviennent en lisant, en écrivant. Fréquemment, ce sont ces notations, ces images, qui m'ont permis de construire mon livre. Par exemple: une image de mon

opération des amygdales à cinq ans, je revois l'hôpital, les enfants. J'entends les garçons et les filles qui parlent puis sont tous en train de pleurer. Pourtant, ce souvenir-là, en tant que souvenir personnel, ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est trouver une entrée, une conscience dilatée dans l'époque et me rappeler ainsi beaucoup d'autres choses qui vont s'accumuler, s'intégrer. C'est ça qui est fort et c'est ça qui sauve. Car, au fond, ce livre est une manière de sauver une vie.

Que signifie chez vous cette expression «autobiographie romanesque»?

A.E. Avec ce livre, en particulier, j'ai voulu créer une fusion. J'ai utilisé le «on», le «nous», le «elle» comme une forme collective, impersonnelle. Sans pour autant me passer de l'intime. Habituellement, le «je» de la première personne est le signe de l'autobiographie. Mais il est également un moyen de dire le monde qui est autour. A condition qu'il ne s'agisse pas d'autobiographies bêtement centrées sur soi, bien sûr!

Moi, j'ai fait l'inverse. Grâce aux photos qui ont permis ces arrêts sur mémoire. Grâce à l'utilisation de mon journal, de mes notes et de souvenirs personnels. Toutes ces écritures différentes m'ont permis de dire à la fois l'intime, l'historique, le changement des choses de la vie, de la mémoire. C'est un livre sur le temps et la mémoire.

Vous parlez de «fusion». N'est-ce pas un «livre-fusion» justement, un «livre-bilan» que cette autobiographie romanesque qui s'étend sur plus de soixante années?

A.E. Oui. J'ai voulu saisir l'histoire d'une fille (enfin, moi, car c'est tout de même la fille que je connais le mieux) dans le temps, dans sa génération, dans l'histoire. Mais cette fusion m'a longtemps posé des problèmes, je cherchais la forme. Ce désir de totalité, ce passage du temps dans une vie m'a pris pratiquement vingt ans. Et tout a commencé vers la quarantaine.

Mais votre livre précédent, *L'usage de la photo*, ne vous a-t-il pas aidée à sauter le pas puisque vous utilisiez justement la photo pour décrire des moments de la vie?

A.E. Non. J'avais commencé *Les années* longtemps avant *L'usage de la photo*. En fait, j'ai commencé maintes fois, mais c'est seulement à partir de l'été 2002 que j'ai réellement démarré. J'étais bien décidée, je voulais poursuivre ce projet pendant plusieurs mois. Et soudain, en septembre, j'ai appris que j'avais un cancer du sein. A ce moment-là, je ne savais pas combien de temps j'avais à vivre: ce livre est devenu comme un signe. Je devais l'écrire, je devais introduire les photos, sans les montrer. Tout s'est imposé.

Mais à nouveau, à partir de ce moment, il y a eu des interruptions: le temps de ma chimio, puis ma rencontre avec Marc Marie et la rédaction avec lui de *L'usage de la photo*. Puis encore d'autres problèmes de santé. J'ai vraiment pu reprendre en 2005 et toutes les questions d'écriture, de forme, se sont résolues... en écrivant.

On retrouve, dans *Les années*, votre perpétuel refus du narcissisme, tout en parlant de vous. Mais est-ce bien une contradiction?

A.E. En fait, j'ai toujours pensé que le moi se saisissait dans le monde extérieur. Cependant, savez-vous quel était le titre du dossier où étaient contenues toutes mes notes sur ce livre depuis vingt ans? «Somme romanesque»! Car, au début, je pensais qu'il s'agirait d'un roman. Mais, une fois encore, ce n'est pas un roman, puisque tout y est exact.

Mais pourquoi rester comme... à distance?

A.E. J'ai toujours eu la notion de distance. Je suis dans un monde séparé, ça me vient sans doute de mon origine sociale. J'ai vécu dans un monde où l'on ne lisait pas. Je suis une transfuge. Je me place en position d'ethnologue. Mais j'ai toujours été attirée par l'histoire, par les changements de l'histoire. J'ai même passé un certificat d'histoire moderne et contemporaine dans ma jeunesse.

Dans ce travail d'ethnologue et d'écrivain, y a-t-il eu des moments plus difficiles que d'autres?

A.E. Le plus difficile à écrire a concerné la période la plus récente. A partir de 2000, à peu près. Cette idée de ne pas savoir ce qui se révélera juste ou non dans ces dernières années que j'aborde... Mais je voulais écrire dans les moments même où «ça» se passe. Or je n'avais pas la distance et j'avais un sentiment d'accumulation. *En fait, le plus difficile, c'est d'exprimer le monde de 2006-2008 avec les mots d'aujourd'hui, alors que, dans vingt ou trente ans, il y aura d'autres mots pour le dire. Tout comme j'ai utilisé d'autres mots pour exprimer les années 1950.* C'est toute la limite de l'écriture. Mais, à un certain moment, il faut bien abandonner le texte, se mettre dans la distance. Je descends dans les choses, je

descends, je descends. Jusqu'au stade où il n'y a plus ou pas de nostalgie. C'est cette distance qui permet de voir.

Extrait: *«La machine à écrire, son cliquetis et ses accessoires, l'Effacil, le stencil et le carbone, nous paraissaient relever d'une époque lointaine, impensable. Pourtant, quand on se revoyait, quelques années plus tôt, en train de téléphoner à X dans les toilettes d'un café, de taper un soir une lettre à P sur l'Olivetti, il fallait bien reconnaître que l'absence de portable et de mail ne tenait aucune place dans le bonheur ou la souffrance de sa vie.»*

Cette distance vous demande-t-elle un effort?

A.E. Je ne veux pas écrire dans la subjectivité. Je tourne autour des choses. Mais ce sont les mots les grands déclencheurs. *Par exemple, dans les années 1950, on entendait ces phrases: «Les jeunes en sauront plus que nous.» J'entends cette phrase et, aussitôt, je vois cette aspiration aux études, cette idée que, dans le monde qui va venir, on s'instruira, on sera plus heureux, ce sera formidable. Il y a aussi cette expression: «Le pouvoir personnel.» Là, tout me revient: le gaullisme, une époque.*

Vous dites «on», «nous», «elle». Vous passez de l'un à l'autre. Qui sont-ils?

A.E. «Elle», c'est celle des photos. Une femme au singulier mais également une vision féminine - féministe - des années 1970. C'est important car je pense que les livres donnent le plus souvent une vision masculine du monde. Avec «on», «nous», c'est autre chose. On entre dans le temps sans être un petit individu perdu dans le présent.

Vous avez toujours affirmé qu'il n'y avait pas d'écriture féminine, que c'était aberrant. Mais une vision féminine, oui?

A.E. Disons... qu'il y a des situations qui concernent forcément les femmes. Dans les années 1950, par exemple, il y avait cette peur des règles qui viennent ou ne viennent pas. Cette peur de tomber enceinte. Puis vient la question de la maternité, de la descendance.

Vous citez beaucoup de marques, de slogans publicitaires qui font comme une poésie: «Les meubles Lévitán sont garantis pour longtemps...» «Dop, Dop, Dop, adoptez le shampoing Dop», «Bourjois, avec un J comme joie»... C'est une forme de déclencheur?

A.E. C'est peut-être la fille de l'épicière qui a gardé tout ça en tête.

Comme un inventaire à la Georges Perec?

A.E. Justement, quand je lisais Perec, l'inventaire me laissait insatisfaite car il manquait le déroulement du temps, le passage des années, l'importance de l'histoire. Durkheim disait: «L'inconscient, c'est l'histoire.»

Est-ce pour marquer ce passage des années que vous ponctuez chaque époque par des repas de famille?

A.E. Je crois même que c'est par là que tout a commencé pour moi... La mémoire du monde qui me précédait m'est venue par les repas de fête. Cette mémoire de la guerre de 1940, si proche de moi. Cette mémoire familiale et les chansons que l'on

chantait au dessert. Le temps d'avant m'est venu par ces repas, de même que l'enfance. J'ai l'impression qu'il se passe beaucoup de choses dans ces instants-là. C'est une suspension du temps, des événements. *J'ai toujours regardé le repas et la table comme quelque chose d'étrange. Quand vous quittez cette table, vous quittez un monde et quand vous y revenez quelques minutes après, vous n'êtes déjà plus dans la conversation.*

Extrait: «*Nous, le petit monde, rassis pour le dessert, on restait à écouter les histoires lestes que, dans le relâchement des fins de repas, l'assemblée, oubliant les jeunes oreilles, ne retenait plus, les chansons de la jeunesse des parents qui parlaient de Paris, de filles tombées au ruisseau, de gigolettes et de rôdeurs de barrières, Le Grand Rouquin, L'hirondelle du Faubourg, Du gris qu'on prend dans ses doigts et qu'on roule...*

Pourquoi finissez-vous le livre par un repas de Noël en 2006?

A.E. Je ne savais pas du tout comment je finirais. Allais-je m'arrêter sur une photo, sur une explication? Et puis, environ six mois avant de le terminer, j'ai su que ça s'achèverait sur des images.

Et le titre? Et cette dernière phrase: «Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais»?

A.E. J'ai longtemps tourné autour du titre. Je cherchais un adjectif... J'hésitais, j'ai pensé aux «Jours du monde» à «La lumière des années», ou «La lumière des dimanches». Puis, d'un seul coup, j'ai simplifié. Quant à la dernière phrase, c'est six mois avant la fin. Vous savez, quand tout se met en place. Au moment où le livre apparaît un peu comme un paysage.

Brusquement, on voit les dernières lignes. Mais pour moi, c'était douloureux de le quitter.

Quitter l'acte d'écrire ou quitter ce texte?

A.E. A chaque moment du livre j'étais dans l'époque. J'étais dedans!

C'est d'en sortir qui est donc douloureux? Autrement dit, cesser de «saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre à une époque donnée»?

A.E. Quand je me remets à l'écriture, je peux la saisir, cette durée. Je ne peux pas le faire si je suis dans la réalité. Cesser d'écrire, c'est retomber dans la vitesse, dans la pente du temps qui continue et qui continuera sans vous. Avec ce livre, j'ai eu le sentiment de me plonger dans l'irréversibilité du temps. Le quitter définitivement, ça a été très difficile.

Quelles sont les années que vous avez préférées?

A.E. Les années 1970. Sans doute parce que ce sont mes années de jeune femme. Mais j'ai gardé une distance par rapport aux photos de moi qui correspondent à cette époque. Je me dis, par exemple, que j'ai dû avoir l'arrogance de la jeunesse, traiter les femmes plus âgées de «vieilles peaux». Cette distance, voyez-vous, c'est cette sensation d'être toujours hors de la fête.

Extrait: «Elle ne se sent pas d'âge. Certainement une arrogance de jeune femme vis-à-vis des plus âgées, une condescendance pour les ménopausées. Qu'elle en devienne une est très improbable. Une prédiction qu'elle mourrait à cinquante-deux

ans ne l'émeut pas, il lui semble que c'est un âge acceptable pour mourir.

On annonçait que le printemps serait chaud, puis l'automne. Ils ne l'étaient jamais.»

Et les années 2000, comment les avez-vous abordées?

A.E. C'était difficile. J'ai essayé de recréer notre surprise devant les objets technologiques, toutes ces puces dans la peau, le cerveau, dont on parle déjà dans les revues scientifiques. Un peu comme dans les années 1950, quand on parlait des ordinateurs. J'ai l'impression d'une grande rapidité à présent. Mais n'est-ce pas lié à l'âge?

Vous disiez à l'instant vous sentir «hors de la fête». Que voulez-vous dire?

A.E. Etre hors de la fête, c'est être dans l'écriture. L'écriture est la grande chose de ma vie. Mais ne croyez pas que je n'ai aucune curiosité! Je suis curieuse de tout ce qui arrive, et l'une de mes grandes douleurs, c'est d'ignorer ce qui arrivera après moi.

***La place*, votre premier succès, a plus de trente ans. Estimez-vous que votre écriture et votre point de vue sur la littérature ont changé depuis?**

A.E. Mon écriture n'a jamais cessé de changer, avec des ruptures plus ou moins fortes. Ce dernier livre marque une rupture comme *La place* fut une rupture après trois romans (*Les armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien* et *La femme gelée*). Ou comme *L'usage de la photo*, avec Marc Marie. Mais dans la vision, je n'ai pas changé, j'ai plutôt approfondi. J'ai pris

conscience qu'il n'existe pas d'identité. On ne sait pas qui on est, mais on peut le saisir à travers l'histoire, les époques. Moi, je suis faite de mes époques successives.

Est-ce pour cela que vous ne vous reconnaissez pas dans l'autofiction?

A.E. Je n'ai rien à voir avec l'autofiction. Je voudrais le dire, quand même! Dans l'autofiction, il y a beaucoup de fiction, justement. Et justement, ce n'est pas mon objet. Ça ne m'intéresse pas! La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. Ni le mot «auto» ni le mot «fiction» ne m'intéressent. Finalement, je préfère conserver le terme «autobiographie» bien qu'il me soit difficile de l'utiliser.

Mais vous avez ouvert une nouvelle voie en littérature, tout de même!

A.E. Peut-être pas une voie, mais des voies. Des voies différentes, mais sans l'avoir cherché.

Des voies parallèles à celles d'auteurs comme Christine Angot, par exemple?

A.E. Ah, je ne pense vraiment pas qu'elle se revendique de moi. C'est plutôt le contraire.

A propos du Nouveau Roman, vous écrivez: «On voulait l'aimer, mais on ne trouvait pas en lui assez de secours pour vivre.» Vous-même, vous arrive-t-il de vous demander si, à vous lire, quelqu'un trouvera du «secours pour vivre»?

A.E. Je peux le dire pour les livres précédents, parce qu'ils ont suscité des lettres de lecteurs qui vont dans ce sens, je ne peux pas le dire pour celui-ci. Mais, très honnêtement, je ne me pose pas la question. Je n'écris pas pour des lecteurs. C'est formidable que quelqu'un vous dise «voilà, c'est ma vie» ou «je me sens moins seul» mais ça ne peut pas être un motif ou une direction d'écriture pour moi.

Mais n'est-ce pas troublant, contradictoire même, de prôner une écriture «plate», de refuser le «je» et d'avoir en face de soi un lecteur ou une lectrice qui vous dit: «Cette histoire, c'est moi»?

A.E. Non, j'ai l'impression qu'en faisant ce type de voyage, de traversée, si je rejoins les autres, je ne les cherche pas.

Les Universités françaises et étrangères vous étudient. Quantité d'ouvrages vous sont consacrés. Y attachez-vous de l'importance?

A.E. Je les lis et je les oublie aussitôt. Sincèrement, je n'en tiens pas compte.

Les traductions, les invitations, vous aimez?

A.E. Je suis traduite, oui. Je me déplace pour des colloques. Je suis allée en Chine l'année dernière, au Japon, aux Etats-Unis. En mai, j'irai à Toronto. Tout ça, c'est fatigant.

Vous avez des lecteurs fidèles mais vous avez subi de violentes critiques. On vous reproche la crudité de vos textes, votre féminisme...

A.E. Oh oui, bien sûr. Je me souviens d'une femme qui m'avait écrit que franchement «mes livres cégétistes, marxistes, ça suffisait». Et récemment encore, à Strasbourg, j'ai été agressée par un intégriste qui montrait de la haine vis-à-vis des «femmes comme moi»...

Une opposition idéologique ou littéraire?

A.E. Idéologique. Pour les questions littéraires, il y a les critiques littéraires.

Avez-vous des rites d'écriture?

A.E. J'écris le matin. Je ne travaille que chez moi, dans mon petit bureau tourné vers les arbres d'un côté et les étangs de Cergy de l'autre. Il y a plein de papiers sur ma table. Tout autour, il y a la bibliothèque et des photos. Mais je ne les regarde pas. Je ne regarde que devant moi, et comme je vous l'ai dit, devant moi il y a des arbres, des oiseaux et des chats qui passent. Je travaille longtemps, dans le silence. Je ne déjeune pas. Je ne réponds pas au téléphone.

Mais, depuis 2000, vous avez plus de temps pour écrire. Vous avez pris «votre retraite de l'enseignement», dites-vous. Le mot «retraite» est-il un mot choquant pour vous?

A.E. Oui. Et je ne l'aurais pas cru, car je croyais garder une certaine distance lorsque j'étais professeur. Et d'un seul coup, je me suis dit: "Mais alors, je peux brûler mes notes. Et puis, tiens, je peux rendre mon agrégation. Tout ça ne sert plus à rien! " C'est vraiment quelque chose de terrible, un moment très dur. Quand, en 2000, j'ai été à la retraite, je me suis dit que je ne

pouvais plus reculer maintenant: je devais écrire ce livre, *Les années*.

Y a-t-il des lectures parallèles qui vous ont aidée à écrire?

A.E. Franchement, il y a une phrase qui m'a longtemps hantée, depuis quinze ans au moins. Elle est de Derek Parfit, un sociologue anglais que l'on connaît peu: «On pourrait décrire toute une vie de façon impersonnelle.» Je me suis interrogée car je ne voulais pas faire une oeuvre d'historienne mais de mémoires au pluriel, celles des gens et non la mienne. Un autre livre m'a beaucoup marquée quand j'étais enfant et je continue à le citer souvent. C'est *Autant en emporte le vent*, que j'ai lu vers huit ans.

L'avez-vous relu?

A.E. Oui, en 1995. Et je n'ai pas eu honte d'avoir aimé ce livre. Même si les opinions émises sur les sudistes et les Noirs sont détestables, j'aime cette histoire de femme. Cette Scarlett O'Hara qui ne se laisse pas abattre, qui choisit. Son amour pour sa ferme, cette vie marquée par l'histoire violente d'un pays. Les débuts de mon histoire aussi étaient violents. Je suis née en 1940 en Normandie, voyez-vous.

Il y a un film également qui m'a fascinée, c'est *Le bal* d'Ettore Scola. Je voulais retrouver dans l'écriture le sentiment que Scola arrivait à transmettre. Mais aussi le tableau de Dorothea Tanning, *Anniversaire*, qu'elle peignit juste après sa rencontre avec Max Ernst. Il est également en creux dans mon livre. Ce tableau représente une femme presque nue et, derrière elle, des portes à l'infini. Cette oeuvre m'accompagne depuis que je l'ai

vue lorsque je préparais mon diplôme sur «La femme et l'amour dans le surréalisme». Sans même rencontrer ni Breton ni Beauvoir. Ni Bourdieu d'ailleurs.

Vous n'avez jamais rencontré Pierre Bourdieu dont la pensée est pourtant si proche de la vôtre?

A.E. C'est un peu de ma faute. La dernière fois, c'était lors d'un colloque sur lui. J'étais invitée juste avant qu'il n'arrive. Je suis repartie alors qu'il était annoncé le soir même.

Continuez-vous de souscrire à l'hypothèse émise par Jean Genet, et que vous avez placée en exergue de La place, parue en 1984: «Ecrire, c'est le dernier recours quand on a trahi»?

A.E. J'ai toujours cette conscience de la trahison, mais je ne vais tout de même pas écrire toujours le même livre. En fait, cette trahison, je l'ai ressentie plus vivement à cette époque.

Vis-à-vis de vos parents?

A.E. Mes relations n'ont jamais été conflictuelles, même à l'adolescence. J'étais, comme on dit, une fille gentille. Curieusement, au regard du temps, je me rapproche de mes parents alors que tout m'en sépare.

Par des mots, des gestes?

A.E. J'ai des gestes de classe, je ne m'en suis jamais débarrassée. Je garde une forme de brusquerie. Je claque les portes, les casseroles. J'ai vu ma mère faire cela et je fais pareil. Certains mots reviennent, pour des choses très quotidiennes comme le temps. J'ai les mots de ma mère: «Ça va se gâter»... «Ça, c'est

signe d'eau.» Ma mère était une femme extraordinaire qui admirait les livres, la littérature. Quand j'ai écrit des horreurs sur elle dans Les armoires vides, elle n'a rien dit mais elle a dû souffrir. J'en traîne une grande culpabilité. Moi, en écrivant, je sais que j'ai détruit des choses, des gens. Je ne peux pas m'en empêcher... J'ai écrit un roman qui ne fut jamais publié, et j'en ai parlé à ma mère. Je me souviens de sa réaction: «Si j'avais su, j'aurais bien aimé écrire. Si j'avais su. Et aussi, aller à l'école.»

Moi, mes parents ne m'ont jamais empêchée de lire, j'ai toujours eu accès à tous les livres que je voulais.

Estimez-vous que *Les années* peuvent être reçues aussi comme un livre politique?

A.E. Il peut l'être au sens large. On y trouve forcément quelque chose d'une confession politique par rapport aux événements qui se sont passés. Cela dit, il n'exprime pas une position politique. Je l'ai écrit avec la conviction que chaque individu à chaque moment du présent a en tête de façon inconsciente l'image, une image sans doute fantasmée, d'une totalité du monde. Or, cette image de maintenant, celle de l'individu lambda, n'est pas du tout celles des années 1950, où il était question, par exemple, de l'Indochine. Le monde d'aujourd'hui est bien différent de celui d'il y a trente ans ou quarante ans.

Aujourd'hui, il est moins courant d'espérer le Grand Soir que de redouter le petit matin blême...

A.E. Oui, mais il y a une attente de quelque chose. Moi, en tout cas, je sens très fort cette attente-là.

Propos recueillis par Christine Ferniot et Philippe Delaroche.

© LIRE

Réalisé par **Fluxus**